



HAL
open science

Hugo et Flammarion : les grands esprits se rencontrent

Elsa Courant

► **To cite this version:**

| Elsa Courant. Hugo et Flammarion : les grands esprits se rencontrent. 2019. halshs-02006228

HAL Id: halshs-02006228

<https://shs.hal.science/halshs-02006228>

Submitted on 4 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Elsa Courant

Docteur de l'École Normale Supérieure (Ulm) et de l'Université de Bâle.

elsa.courant@ens.fr

Groupe Hugo (Université Paris Diderot), communication du 19 janvier 2019

« Hugo et Flammarion : les grands esprits se rencontrent »

L'immortel génie auquel Paris, la France, l'humanité entière ont fait de si splendides funérailles, vivait dans la connaissance des choses célestes et dans la contemplation de l'infini. De grands esprits ont habité la Terre sans connaître leur demeure, sans savoir que notre planète est un astre du ciel, sans avoir aucune idée de la constitution générale de l'univers. Ils ont pu être fort instruits en choses spéciales, savants, inventeurs, artistes, poètes, philosophes, moralistes, etc., etc., mais ils ne pensaient pas juste dès qu'ils essayaient de s'élever à la synthèse, et l'on sent par les jugements qu'ils ont portés dans les problèmes les plus élevés de la métaphysique que leur horizon était borné aux étroites limites de leur observation immédiate, et qu'ils n'avaient pour se guider qu'une lumière incomplète et vague, arrêtant toute tentative de généralisation au début même de son essor. Lui, pensait en astronome, et c'est là la cause première de l'immensité de ses vues. [...] Il vivait dans le ciel, mieux que beaucoup d'astronomes de profession qui n'ont jamais rien compris à la grandeur de leur propre science¹.

C'est en ces termes que Camille Flammarion ouvre un éloge funèbre consacré à l'auteur des *Contemplations*, intitulé « Victor Hugo astronome », reproduit dans un recueil d'articles et de poèmes en prose intitulés *Clairs de lune* (1894). Ce portrait chaleureux, qui fait de Victor Hugo un savant et un sage, plus astronome que les « astronomes de profession », interpelle. Qui était Hugo, aux yeux de Flammarion ? D'abord « le plus grand poète français² », sinon « le plus grand poète de tous les siècles³ », selon une expression employée dans l'*Astronomie populaire*. Mais aux dires de Flammarion lui-même, ce fut aussi un correspondant, un partenaire intellectuel et, toutes proportions gardées, un ami⁴.

Au long de sa carrière, Flammarion ne manqua jamais une occasion de proclamer son admiration pour Hugo et de rechercher son estime. De fait, comme l'indiquent les *Mémoires* de l'astronome et quelques témoins de leurs vies, Hugo et Flammarion se connaissent depuis les années 1860 et, au retour du poète sur le sol français, ils se rencontrent et dînent ensemble. La réalité de leurs échanges et l'influence réciproque de leurs œuvres respectives sont indiscutables. C'est d'autant plus logique que les deux hommes ont marqué leur temps, en outrepassant les limites des domaines dans lesquels ils prétendaient s'illustrer au départ. Hugo a été beaucoup plus qu'un poète, beaucoup plus qu'un auteur ; et Flammarion, beaucoup plus qu'un astronome. Entre un poète fasciné par l'astronomie, et un astronome hanté par les poètes de son temps, la rencontre était inévitable.

¹ C. Flammarion, « Victor Hugo astronome », *Clairs de lune*, Paris, Flammarion, 1894, p. 289-293. Ce passage a très certainement fait l'objet d'une publication ou diffusion antérieure à cette date, puisqu'il est repris en termes légèrement différents par Édouard Raoux dès 1890 dans *La Religion de l'immortalité personnelle d'après Victor Hugo : oraisons funèbres, paroles d'un croyant, astronomie* (Lausanne, Duvoisin / Paris, Fischbacher), lui-même cité par Paul Berret dans la notice de son édition de *La Légende des siècles* (Paris, Hachette, 1925, t. IV, p. 695).

² C. Flammarion, art. « HUGO (Victor) », *Dictionnaire encyclopédique universel contenant tous les mots de la langue française et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1894-1898, t. V, p. 435.

³ C. Flammarion, *Astronomie populaire*, Paris, Flammarion, 1880, p. 548.

⁴ « Peut-être est-il permis à l'un de ceux qu'il honora de son amitié de déposer sur sa tombe une couronne différente de toutes celles qui ont été jetées hier à ses pieds [...] » C. Flammarion, « Victor Hugo astronome », *op. cit.*, p. 298.

Pourtant, si Hugo s'est directement exprimé sur l'amitié profonde qu'il éprouvait pour Arago⁵, immortalisée par les pages du *Promontorium somnii*, il ne semble pas avoir mentionné Flammarion dans ses poèmes ni dans ses œuvres critiques. De plus, lorsqu'il s'agit de statuer sur la nature de leurs relations à partir des œuvres ou des fonds d'archive, les problèmes abondent : sources partielles, altérées, disparues, reconstruites ; correspondances apparemment absentes, non publiées ou inaccessibles ; témoignages convergents mais pas toujours vérifiables. Comment expliquer le silence apparent de Hugo sur ce point, un silence que répètent les correspondances choisies de l'auteur éditées à ce jour, dans lesquelles on ne trouve pas une lettre de Flammarion, ou encore les carnets et agendas publiés dans les *Œuvres complètes* dirigées par Jean Massin, qui n'indiquent jamais la visite de l'astronome, ni sa présence dans des dîners où il fut pourtant invité par Hugo lui-même ? S'il est toujours hasardeux de spéculer sur les raisons de ceux qui n'ont pas livré leur témoignage, il importe de poser le constat de ce silence apparent et paradoxal pour poser la question à laquelle nous tenterons de répondre ici : quelle était la nature des liens qui unissaient le poète et l'astronome, et quel rôle ont pu jouer leurs échanges dans l'élaboration de leurs œuvres respectives ? Nous proposons donc de faire un état des lieux des sources et des textes qui témoignent de leur complicité, pour établir les convergences, mais aussi les divergences qui ont marqué leur écriture.

Aux sources d'une amitié

Commençons par un parcours des sources qui permettent de poser des jalons sûrs dans la chronologie de leurs rencontres et de leurs échanges, depuis le premier contact initié par Flammarion en 1862 jusqu'à la mort du poète vingt-trois ans plus tard. Elles sont de trois ordres : bibliographique, épistolaire et testimoniale.

Cette dernière catégorie est, pour le chercheur, la plus féconde. En effet, la majorité des informations relatives aux échanges entre l'astronome et le poète provient des *Mémoires* de Flammarion lui-même, écrits (selon ses dires) sous la pression d'admirateurs. Or voici comment Flammarion choisit d'ouvrir le premier chapitre de ses *Mémoires biographiques et philosophiques d'un astronome*, parus en 1911 :

Je suis né le samedi 26 février 1842, à une heure du matin [...]. On a fait remarquer que cette date de l'année est la même que celle de la naissance d'Étienne Montgolfier (26 février 1744), de François Arago (26 février 1786) et de Victor Hugo (26 février 1802). L'aérostation, l'astronomie, la poésie sont trois muses qui m'ont charmé⁶.

Cette coïncidence chronologique se répète plus ou moins à la date de leur mort, car ils sont tous deux décédés à l'âge de 83 ans, pratiquement le même jour, à quarante ans d'écart (22 mai 1885 pour le poète, 3 juin 1925 pour l'astronome).

Si ces détails sont anecdotiques, ils indiquent qu'un décalage de génération sépare ces deux auteurs, et a certainement conforté l'aura impériale de Victor Hugo aux yeux de Camille quand il commence à écrire. Pour un jeune homme dans les années 1860, Hugo est le noble exilé, le héros des *Châtiments*, le visionnaire des *Contemplations*, l'auteur des grandes pages de *La Légende des*

⁵ Outre le récit de son initiation à l'observation lunaire par Arago dans le *Promontorium somnii*, Hugo rappelle leur convergence de vues sur l'aérostation dans une lettre à Nadar écrite à Hauteville-House entre le 12 décembre 1863 et le 5 janvier 1864 : « Un soir de je ne sais plus quelle fête, je me promenais dans l'allée de l'Observatoire avec Arago, ce grand et illustre savant libre. C'était l'été ; un ballon qui venait de s'enlever au Champ-de-Mars passa tout à coup dans la nuée au-dessus de nos têtes. Sa rondeur, dorée par le soleil couchant, était majestueuse. Je dis à Arago : "Voici l'oeuf qui plane, en attendant l'oiseau ; mais l'oiseau est dedans, et il en sortira." Arago me prit les deux mains, me regarda fixement avec ses prunelles lumineuses, et s'écria : "Et ce jour-là, Geo s'appellera Demos." Mot profond, Geo s'appellera Demos. Toute la terre s'appellera démocratie. » Cité dans les *Œuvres complètes*, éd. J. Massin, Paris, « Le Club français du livre », 1969, t. XII, vol. 2, p. 1248.

⁶ C. Flammarion, *Mémoires biographiques et philosophiques d'un astronome*, Paris, Flammarion, 1911, p. 7.

siècles dont la première série vient de paraître (1859). Un peu plus loin dans les *Mémoires*, Flammarion fait de lui l'« idole de [sa] jeunesse⁷ ».

D'autre part, cette admiration, encore si vivace au moment où l'astronome écrit ses mémoires à l'âge de 69 ans, prend ici la forme d'une revendication à peine voilée de filiation intellectuelle révélant les nombreux motifs de connivence pouvant rapprocher Flammarion de Victor Hugo. Camille Flammarion, auteur des *Voyages aériens* (1881), qui fit en ballon son voyage de noces avec Sylvie, sa première épouse⁸ ; mais aussi l'admirateur passionné d'Arago, auquel il rendit un évident hommage en poursuivant son œuvre vulgarisatrice dans l'*Astronomie populaire*. Victor Hugo, l'auteur de *Plein ciel*, également passionné par l'aérostation, mais aussi auteur du *Promontoire des songes*, initié à l'observation séléniographique par Arago lui-même.

De fait, ce n'est pas un hasard si Flammarion choisit, en 1862, d'envoyer à Hugo un exemplaire de son premier ouvrage sur *La Pluralité des mondes habités*, comme l'indique l'inventaire de la bibliothèque de Guernesey⁹. Revenons sur les circonstances de ce premier contact, qui conditionna durablement la suite de leurs échanges.

Flammarion était alors élève-astronome à l'Observatoire de Paris, et il faisait l'expérience d'une douloureuse frustration de ses élans spéculatifs. En effet, à cette époque, ce qui préoccupe particulièrement Flammarion, c'est la question de l'habitabilité des autres mondes, « l'étude des conditions de la vie dans l'Univers¹⁰ ». Mais il est mal entouré, et ne peut espérer le soutien du nouveau directeur de l'Observatoire, Urbain Le Verrier dans ses recherches¹¹. Contrairement à Arago, le maître regretté de Flammarion, Le Verrier est en effet un ardent positiviste, profondément hostile à tout raisonnement spéculatif.

Flammarion se trouve donc contraint d'écrire pour son propre compte et dans un isolement total un premier ouvrage, visant à prouver l'existence d'une « vie universelle extraterrestre¹² ». C'est *La Pluralité des Mondes habités*, dont le sous-titre complet révèle la prétention scientifique : *Étude où l'on expose les conditions d'habitabilité des terres célestes, discutées au point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle*. L'auteur imagine quelle forme pourrait prendre la vie sur les astres du système solaire en supposant une adaptation des physiologies extraterrestres aux contraintes du milieu — un procédé spéculatif qu'on retrouve assez fréquemment dans les récits d'anticipation de l'époque¹³. De fait, le problème de l'habitabilité des autres mondes est une question ancienne que ravivent les multiples découvertes et prouesses techniques de la science astronomique au XIX^e siècle. L'observation des astres se perfectionne et l'analyse de leur trajectoire aussi, au point qu'on ajoute, grâce à Le Verrier, une nouvelle planète au système solaire en 1846 (Neptune), ainsi qu'une quantité de « petites planètes télescopiques » — en réalité la ceinture d'astéroïdes marquant la limite entre Mars et Jupiter.

Ces changements, Hugo en a été lui aussi un témoin attentif, comme le rappelle Pierre Albouy, dans *La Création mythologique chez Victor Hugo*. Le critique cite en effet plusieurs manuscrits dans lesquels sont notées les dates de découverte de ces astres nouveaux¹⁴. Il ne s'agit pas d'un

⁷ *Ibid.*, p. 394.

⁸ Voir J. Vincent (pseudonyme d'Angèle Berthe Venem), *Un salon parisien d'avant-guerre*, p. 166-167.

⁹ Nous renvoyons aux bibliographies de Jacques Cassier, en ligne sur le site du Groupe Hugo. Pour les volumes qui nous intéressent, voir notamment l'adresse <http://groupugo.div.jussieu.fr/Bibliothèque_HugoNET/Reponse_Bibliotheque_Hugo.aspx>.

¹⁰ C. Flammarion, *Mémoires biographiques [...]*, *op. cit.*, p. 155.

¹¹ Parmi ses collègues, qu'il considère alors comme des « calculateurs attentifs » et de « très honnêtes bureaucrates », « aucun n'aimait l'astronomie, aucun ne s'intéressait aux contemplations célestes, aucun ne se demandait ce que sont les autres mondes, aucun ne voyageait en esprit dans les espaces infinis du ciel. [...] [I]ls ne voyaient rien au-delà des colonnes de chiffres. [...] Voltaire devinait mieux qu'eux l'importance de l'astronomie comme base de la philosophie générale. » *Ibid.*, p. 154.

¹² *Ibid.*, p. 203.

¹³ Voir l'exemple parodique des « Études astronomiques » de Pierre Boitard parues dans *Le Musée des familles* en 1838.

¹⁴ « La quatre-vingt-unième vient d'être aperçue le 30 septembre 1864, au moment où nous venions d'écrire ces lignes. » Ou encore, « Le 27 novembre 1864, on a découvert la quatre-vingt-deuxième, Alcmène ». Fonds Victor Hugo,

simple motif de curiosité, car pour Hugo, au moins depuis les révélations des tables, la multiplicité des mondes implique une pluralité de terres habitables, dans lesquelles les âmes pourraient s'incarner en fonction de leur degré d'élévation morale. Lorsque Flammarion prend la plume pour écrire son propre volume, le poète s'est exprimé à plusieurs reprises sur ce sujet, notamment dans *Les Contemplations*, parues en 1856¹⁵. Il est donc assez logique que l'apprenti astronome choisisse Hugo comme un des premiers destinataires de son œuvre, non sans avoir glissé quelques hommages, allusifs au départ, mais rendus explicites dès la seconde édition de l'ouvrage, considérablement augmentée de citations et d'hypothèses philosophiques en 1864¹⁶. La réponse de Hugo au premier envoi de la *Pluralité* en 1862 est extrêmement encourageante. Comme Flammarion l'affirme dans ses *Mémoires*, tandis que la presse s'enflamme sur les mérites de son ouvrage :

De tous ces témoignages flatteurs, celui qui me toucha le plus fut celui de Victor Hugo, quoiqu'il ne fût pas publié et m'arrivât sous forme de lettre personnelle. Je lui avais envoyé, en lointain hommage, ma première édition, et j'en avais reçu une magnifique réponse, datée de Guernesey, 17 décembre 1862, dans laquelle on peut lire ceci :

« *J'ai dit, en parlant de Dieu, dans les Contemplations :*

Il approprie
À chaque astre une humanité¹⁷.

*Je pense comme vous. Je vous remercie et je vous félicite de votre œuvre.
Les matières que vous traitez sont la perpétuelle obsession de ma pensée, et l'exil n'a fait qu'augmenter en moi cette méditation, en me plaçant entre deux infinis, l'Océan et le Ciel... Je me sens en étroite affinité avec des esprits comme le vôtre. Vos études sont mes études. Oui, creusons l'infini : c'est le véritable emploi des ailes de l'âme¹⁸. »*

Flammarion mentionne et reproduit à plusieurs reprises cette lettre enthousiaste dans ses œuvres ultérieures. On la retrouve dans les *Mémoires* (1911) que l'on vient de citer, mais aussi dans les *Clairs de lune* (1894). C'est cette même lettre qui donne à Paul Berret, Edmond Grégoire et Pierre

Mss 24782, f° 355, cité par P. Albouy, *La Création mythologique chez Victor Hugo*, Paris, J. Corti, 1963, p. 379. Ces dates sont reproduites dans « Les Choses de l'infini », *Proses philosophiques*, [in] *Œuvres complètes*, vol. « Critique », Paris, R. Laffont, coll. Bouquins, 1985, p. 672.

¹⁵ Voir notamment « Saturne », « Explication » et « Magnitudo parvi » dans *Les Contemplations*, [in] *Œuvres poétiques de Victor Hugo*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, t. II, p. 577, 588, et 614. L'idée est en germe dès les poèmes de jeunesse de l'auteur. On trouve les vers suivants, dans une ode de 1818 intitulée « Le Désir de la gloire » : « Peut-être, au sortir de la vie, / Va-t-on sur ces globes nouveaux, / Couler des jours dignes d'envie, / Et triompher de ses rivaux. » *Ibid.*, t. I, p. 145.

¹⁶ C. Flammarion, *La Pluralité des mondes habités*, Paris, Didier, 1864, 2^e édition, p. 276.

¹⁷ Ces vers sont extraits du poème « Dolor » des *Contemplations*.

¹⁸ C. Flammarion, *Mémoires biographiques [...]*, *op. cit.*, p. 216-217. La réponse à cette lettre est donnée par une note des premiers éditeurs du reliquat de *Quatre-vingt treize*, en date du 21 décembre 1862 : « Laissez-moi vous remercier, Monsieur, de votre lettre si bienveillante et si honorable pour moi. C'est le plus grand encouragement que j'ai pu attendre pour mes travaux d'astronomie ; et après avoir respiré, en quelque sorte, dans la lecture de vos ouvrages ce grand souffle d'infini qui les anime, je ne pouvais espérer d'autre bonheur que celui de recevoir votre assentiment direct pour une théorie que je regarde comme la première et la plus belle de toutes les conceptions de la pensée humaine. / Oh ! si je ne respectais autant votre temps précieux, comme je serais heureux de verser en votre âme quelques-unes des méditations religieuses que l'étude de la nature a développées en moi, mais je suis déjà confus de la liberté que j'ai prise de vous écrire de nouveau pour vous témoigner ma reconnaissance. Je vous prie de m'excuser, et de recevoir mes hommages profonds et sincères. / C. FLAMMARION, Attaché au Bureau des longitudes », [in] V. Hugo, *Œuvres complètes. Roman. Quatre-vingt-treize*, Paris, Ollendorff, éd. P. Meurice, puis G. Simon, 1924, n. 1, p. 429. Flammarion fait certainement référence au manuscrit de *Dieu dans la nature*, grand manifeste spiritualiste qu'il publie en 1869.

Albouy des arguments en faveur d'une intertextualité entre les œuvres des deux auteurs¹⁹. Pourtant, toute trace d'une telle correspondance, et de ce texte en particulier, nous a échappé. Comme nous l'avons dit, la correspondance choisie des *Œuvres complètes* de Jean Massin ne fait pas état de quelque échange que ce soit ; aucune lettre de Hugo non plus dans la « correspondance avec des hommes célèbres », conservée dans un carton isolé des archives de Flammarion à Juvisy²⁰. De même, Flammarion précise dans ses *Mémoires* la date de leur première rencontre : il s'agit du congrès de la paix tenu à Lausanne en juillet 1869, dont Hugo occupe la présidence. Flammarion précise qu'il eut à cette occasion « l'honneur de [s]e rencontrer avec [lui] ». Assez logiquement, Hugo, qui était au centre de l'attention, n'en dit rien dans ses propres carnets. Leur rencontre aurait pourtant débouché sur des liens assez cordiaux pour qu'ils se retrouvent à Paris un an plus tard, après l'exil²¹. Flammarion écrit encore dans ses *Mémoires* :

Lorsque l'immortel poète revint en France, après la chute de l'Empire, je me trouvai en relations avec lui, et j'appréciai avec quelle passion il aimait l'astronomie, la véritable, l'astronomie vivante, la science des mondes actuels, passés et à venir²².

Paul Berret confirme leurs rencontres régulières et, commentant un vers des « Trois cents » dans son édition de *La Légende des siècles* (« Pollux qui vient vers nous, Castor qui s'en éloigne »), il va jusqu'à affirmer que :

Le vers [...] contient un détail curieusement exact. C'est à peu de chose près une phrase de C. Flammarion dans son *Astronomie populaire*, p. 801, publiée seulement en 1880 ; mais C. Flammarion, dès le retour de l'exil de V. Hugo, dîna fréquemment chez V. Hugo. Le poète l'interrogeait sur l'astronomie, et c'est ainsi que C. Flammarion lui donna un jour l'indication sur Castor et Pollux utilisée ici²³.

En effet, l'astronome fait encore deux allusions à ces rencontres dans son œuvre : dans l'*Astronomie populaire*, il indique avoir eu « [t]out récemment encore » une conversation avec le poète sur Saturne ; et dans le texte « Victor Hugo astronome » des *Clairs de lune*, il cite une autre lettre, courte mais chaleureuse, suggérant que les échanges ouverts vingt ans plus tôt au sujet de la vie extraterrestre se sont poursuivis :

C'était, avant tout, la question des conditions de la vie sur les autres mondes qu'il aimait à étudier, quoiqu'il sût combien la fécondité de la nature surpasse en tout les limites que notre ignorance tendrait à lui imposer. Une de ses lettres de l'année 1880 commence ainsi : « Mon frère, venez donc dîner vendredi pour causer de Mars²⁴... »

Les traces épistolaires directes de ces échanges sont extrêmement rares. Une seule semble avoir été publiée à ce jour, et elle n'est de la main ni de l'un ni de l'autre. Il s'agit d'une lettre de Juliette

¹⁹ Voir Éd. Raoux, *La Religion de l'immortalité personnelle, d'après Victor Hugo : oraisons funèbres, paroles d'un croyant, astronomie*, Paris / Lausanne, Fischbacher, 1890, p. 23 ; P. Berret, [in] V. Hugo, *La Légende des siècles*, t. IV, p. 695 ; E. Grégoire, *L'Astronomie dans l'œuvre de Victor Hugo*, Paris, Droz, 1933, p. 173 ; P. Albouy, *La Création mythologique chez Victor Hugo*, Paris, José Corti, 1963, p. 376.

²⁰ Nous devons ces informations à Mme Laurence Mayeur, chargée de la conservation des archives de Flammarion aux côtés de M. Francis Oger, vice-président de la SAF, que je remercie pour les réponses qu'elle a pu m'apporter sur ce point.

²¹ Le congrès de la paix a lieu le 11 juillet 1869 ; quant à Victor Hugo, il revient en France le 5 septembre 1870.

²² C. Flammarion, *Mémoires biographiques et philosophiques d'un astronome*, op. cit., p. 217.

²³ P. Berret, [in] V. Hugo, *La Légende des siècles*, Paris, Hachette, 1920, t. III, p. 180. Dans l'*Astronomie populaire* de Flammarion : « Il est assez curieux de remarquer que les Gémeaux Castor et Pollux ne sont point associés réellement comme ils le paraissent : l'un s'éloigne de nous tandis que l'autre s'en rapproche ; chacun se dirige de son côté, et ils ne se connaissent pas » (Paris, Marpon et Flammarion, 1880, p. 801).

²⁴ C. Flammarion, « Victor Hugo astronome », loc. cit., p. 292.

Drouet en date du 7 février 1879, annonçant à Victor Hugo la « bonne nouvelle » que « Flammarion accepte avec reconnaissance [s]on invitation à dîner » pour le lendemain²⁵.

Ajoutons que durant cette période, les deux auteurs publient auprès des mêmes éditeurs (Hetzel et Hachette²⁶), et deux romans de Hugo font l'objet d'une réédition par les soins du frère de Camille Flammarion, Ernest, associé à Charles Marpon depuis 1875. Ainsi paraissent en 1877 une dix-septième édition des *Travailleurs de la mer* et une réédition de *L'Homme qui rit* un an plus tard. Voilà pour les terrains possibles d'échanges entre Flammarion et Hugo, de leur vivant.

Après la mort de Hugo, l'intérêt de Flammarion pour le poète ne faiblit pas, mais la question de la nature des liens qui pouvaient l'unir au poète de son vivant s'épaissit d'un mystère, que je ne suis pas parvenue à résoudre. J'ai dit précédemment que Hugo n'avait, à ma connaissance, jamais mentionné Flammarion dans son œuvre, qu'elle soit poétique, philosophique ou critique. L'astronome s'enorgueillit pourtant d'une mention incidente et discrète de son nom, dans le *Post-Scriptum de ma vie*, dont la première édition date de 1901. Il l'avoue dans ses *Mémoires* :

Et comment n'aurais-je pas été touché, flatté, honoré, de la citation qu[e Victor Hugo] a faite de moi, dans son avant-dernier ouvrage [...] :

« Au-delà du monde des planètes, il y a le monde des étoiles ; au-delà du monde des étoiles, il y a le monde des nébuleuses. Qui sait où l'observation humaine s'arrêtera ? De Francœur²⁷ à Flammarion, le télescope a monté de soixante millions d'étoiles à cent millions²⁸. »

Or cette mention, bien présente dans la première édition du *Post-scriptum de ma vie* chez Calmann-Lévy, disparaît de toutes les éditions suivantes — et pour cause, puisqu'elle n'est pas sur le manuscrit, ni au recto du feuillet 367, ni dans aucune des pages qui composent cette liasse. Par ailleurs, celui des *Choses de l'infini* ne mentionne aucunement l'auteur de la *Pluralité*. Il faut donc croire que Meurice, si l'on considère que c'est bien lui qui rassemble pour la première fois le manuscrit du *Post-scriptum*, aurait sciemment modifié le manuscrit à l'avantage de Flammarion, qu'il connaissait et appréciait, au point de lui confier pour quelque temps les précieux cahiers rouges des séances de Jersey — nous y reviendrons.

Nous sommes donc confrontés à un paradoxe : les sources manquent, voire mentent, mais les indices, en revanche, sont nombreux, et ne permettent pas de douter de la nature cordiale et régulière des entretiens qui lièrent Hugo et Flammarion, en particulier dans les quinze années où ils vivaient tous deux à Paris. Une lecture croisée de certaines de leurs œuvres doit permettre de préciser sur quoi portaient ces entretiens, et sur quel terrain leur connivence pouvait s'établir. Sous les auspices du 26 février, Flammarion évoquait la triade de l'aérostation, de l'astronomie et de la poésie. Il faudrait y ajouter la conjecture cosmologique, le spiritualisme, le spiritisme, mais aussi une pensée politique progressiste ardemment pacifiste.

²⁵ Juliette Drouet à Victor Hugo, 7 février 1879, BnF, Mss, NAF 16400, f° 40, accessible en ligne sur le site <<http://www.juliettedrouet.org/>> (transcription de Chantal Brière).

²⁶ Flammarion publie une *Histoire du ciel* pour Hetzel en 1872 ; la même année, Hetzel publie la « seule édition complète » des *Châtiments*, « revue par l'auteur », ainsi qu'une nouvelle édition des *Misérables*.

²⁷ Louis-Benjamin Francœur (1773-1849), enseignant au Lycée Charlemagne, est l'auteur d'une *Uranographie ou Traité élémentaire d'astronomie à l'usage des personnes peu versées dans les mathématiques* (Paris, Vve Courcier, 1812). Un certain nombre de questions et de données astronomiques évoquées dans *Les Choses de l'infini* sont évoquées dans ce traité. Dans la section IX, Hugo compare notamment la vitesse de la lumière à une « locomotive », un « ouragan » et un « boulet de canon ». Il affirme qu'« [e]lle fait, vous le savez, soixante-dix mille lieues par seconde. » ([in] V. Hugo, *Œuvres complètes – Critique*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 679). Si les chiffres sont différents, Francœur évoque également le canon et conclut à son tour : « L'atome lumineux qui frappe maintenant celui qui regarde une étoile, en est parti il y a plus de trois ans, et a parcouru 70 mille lieues par seconde. Quelle distance ! quelle vitesse ! l'imagination ne peut s'y soumettre » (*op. cit.*, p. 210). Cette expérience de pensée, populaire dans la vulgarisation astronomique, sert de point de départ à la fiction d'anticipation de Jules Verne dans les mêmes années, *De la Terre à la Lune* (Paris, Hetzel, 1865).

²⁸ V. Hugo, *Post-scriptum de ma vie*, Paris, Calmann-Lévy, 1901, p. 225.

Hugo et Flammarion au-delà du réel : l'hypothèse d'une vie extraterrestre

Le premier point de rencontre entre l'astronome et le poète, dans la chronologie de leurs échanges, tient à la conviction d'une vie extraterrestre à l'échelle de notre système solaire, mais aussi de l'univers, contenant une multitude de mondes possibles.

Selon Edmond Grégoire, « [i]l est de toute évidence que Hugo avait le livre de Flammarion sur sa table quand il a écrit toutes les notes rassemblées sous le titre *Choses de l'infini*²⁹. » Didier Philippot mentionne deux arguments centraux pour la preuve de l'habitabilité des autres mondes avancés par Camille Flammarion, et dont on trouverait trace dans le paragraphe 5 des *Choses de l'infini* et *La Mer et le vent* : d'une part, la « nécessaire implication de l'existence par l'essence, de l'habitation par l'habitabilité » ; d'autre part, l'extrême fécondité de la nature prouvée par la « diversité zoologique illimitée au sein même de notre monde terrestre », qui implique et « prouve la pluralité des mondes »³⁰. Le critique rappelle à ce sujet la « formule conclusive du paragraphe 5 des *Choses de l'infini* » : « Autant de mondes, autant de vies », qu'il juge « parfaitement fidèle, comme du reste l'ensemble du paragraphe, aux hypothèses de Camille Flammarion³¹ ».

En effet, la confrontation des sources montre clairement que Hugo s'est servi de l'ouvrage de Flammarion, et en particulier de la seconde édition de 1864, pour étayer son propos par des faits scientifiques, notamment chiffrés.

Par exemple, entre la rédaction de *Philosophie* en 1860 et *Les Choses de l'infini* en 1864³², Hugo corrige certaines erreurs en matière d'astronomie. Au sujet des prétendues « étoiles fixes » dont il faisait des « soleils »³³ dans *Philosophie*, il écrit au début de la troisième section des *Choses de l'infini* :

Nous avons parlé d'étoiles immobiles, c'est une erreur. L'immobilité n'est pas.

Toute cette profondeur remue. On croit y voir étinceler la fixité. On se trompe. Cette fixité bouge. Cette immuabilité change. Des étoiles s'enflamment ou pâlisent. Sirius, blanc aujourd'hui, était rouge autrefois.

[...] D'autres étoiles ont apparu et disparu³⁴.

Bien entendu, Flammarion n'est pas le seul à évoquer ces phénomènes, mais il en fait un rappel explicite à partir de la seconde édition de la *Pluralité* en 1864. S'il continue d'employer les termes fautifs d'« étoiles fixes », sans doute par convention³⁵, il décrit déjà en termes très similaires les « étoiles dont l'éclat diminue » ou « dont la lumière a subi des changements de coloration. »

²⁹ Ed. Grégoire, *L'Astronomie dans l'œuvre de Victor Hugo*, op. cit., p. 188.

³⁰ D. Philippot, *Victor Hugo et la vaste ouverture du possible. Essai sur l'ontologie romantique*, Paris, Garnier, 2017, p. 91-92.

³¹ *Ibid.*, p. 90.

³² Nous empruntons la datation des manuscrits à l'édition des *Œuvres complètes* par Jean Massin, op. cit., t. XII, vol. 1, p. 11.

³³ V. Hugo, *Philosophie*, [in] *Œuvres complètes – Critique*, op. cit., p. 484.

³⁴ V. Hugo, *Les Choses de l'infini*, [in] *ibid.*, p. 673.

³⁵ En effet, dès son premier ouvrage de vulgarisation astronomique, *Les Merveilles célestes*, Flammarion explique d'où vient cette fausse impression de fixité : « Toute la difficulté [...] consiste dans l'observation extrêmement minutieuse, longue et pénible, du faible déplacement de l'étoile dans le ciel. / Toutes ces étoiles, vastes comme notre Soleil, éloignées les unes des autres par de telles distances, se succédant à l'infini dans l'immensité des espaces, sont en mouvement dans les cieux. Rien n'est fixe dans l'univers, il n'y a pas un seul atome en repos absolu. Les forces formidables dont la matière est animée régissent universellement son action. Ces mouvements de translation des soleils dans l'espace sont insensibles à nos yeux, parce qu'ils s'exécutent à une trop grande distances ; mais ils sont plus rapides que nulle vitesse que nous puissions observer sur la Terre [...]. » Paris, Hachette, [1865] 1869, 3^e édition.

Tel est Sirius, que des ouvrages de l'antiquité mentionnent comme offrant une couleur rouge très prononcée, et qui est actuellement du blanc le plus pur. — Il y a des étoiles qui se sont éteintes et dont on ne retrouve plus aucune trace là où on les observait jadis³⁶.

De même, concernant la vitesse de la lumière, Hugo considérait en 1860 qu'elle mettait « trois ans et quatre mois à nous venir de Sirius³⁷ ». Quatre ans plus tard, dans le manuscrit des *Choses de l'infini*, il parle d'une durée de « vingt-deux ans », la lumière parcourant « quatre millions deux cent mille lieues par minute »³⁸. Or, c'est précisément le chiffre donné par Flammarion dès la première édition de la *Pluralité* en 1862 :

Les distances qui [...] séparent [les étoiles] les unes des autres pourront être au moins conçues, si nous disons, en nous basant sur celle de Sirius, l'une des plus rapprochées de notre Soleil, qu'elles peuvent être approximativement exprimées par le nombre : 52 trillions 200 000 000 000 de lieues.

Mais il sera plus facile de les comprendre si nous observons que la lumière, qui parcourt *soixante-dix mille lieues par seconde*, ne met pas moins de 22 ans à nous venir de l'étoile que nous avons prise pour exemple³⁹ [...].

Toutefois, ces parallèles, bien réels, sont peut-être en trompe-l'œil. En effet, les certitudes de Hugo sur la question d'une vie extraterrestre sont bien antérieures à la première édition de la *Pluralité* de Flammarion, ce qu'indique, du reste, la lettre qu'il lui adresse en 1862 : les « matières » traitées par le jeune élève-astronome de l'Observatoire sont *déjà* la « perpétuelle obsession de [s]a pensée ». De fait, la majorité des idées défendues dans *Les Choses de l'infini* sont en germe dans *Philosophie* : l'obscurité régnant sur « Oceanus »⁴⁰, l'immensité des distances dans l'espace, le mouvement des comètes et la nature des nébuleuses⁴¹, mais aussi et surtout la nécessaire existence d'une vie hors de la Terre⁴², et l'unité divine de l'univers⁴³.

Déjà, Hugo y affirmait l'habitabilité des astres selon une argumentation logique et biologique fondée sur la multiplicité des mondes. Évoquant les nébuleuses observables au sein de la Voie lactée, il affirme que :

Ces univers, situés à des profondeurs incalculées et qu'aucun chiffre ne pourrait désigner, font à peine un blémissement dans notre ciel. Ils sont là. Nous ne savons rien de plus. Ce sont les spectres du réel.

Et derrière ceux-là il y en a d'autres, et derrière les autres il y en a d'autres. Et sans fin, sans fin, sans fin.

Il y a plus d'étoiles dans le ciel que d'infusoires dans la mer. Dans le ciel le polycistinée⁴⁴ s'appelle soleil.

[...] Et, la vie étant la loi évidente, il est impossible que tout cela ne soit pas habité⁴⁵.

Cette même hypothèse avait d'ailleurs déjà fait l'objet d'une célèbre défense par Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686). Au sujet de la lune, Fontenelle affirme dès la préface :

³⁶ C. Flammarion, *La Pluralité des mondes habités*, op. cit., 1869, 2^e éd., p. 194.

³⁷ V. Hugo, *Philosophie*, [in] *Œuvres complètes – Critique*, op. cit., p. 484.

³⁸ V. Hugo, *Les Choses de l'infini*, [in] *ibid.*, p. 670.

³⁹ C. Flammarion, *La Pluralité des mondes habités*, op. cit., 1862, 1^e éd., p. 52.

⁴⁰ V. Hugo, *Les Choses de l'infini*, [in] *Œuvres complètes – Critique*, op. cit., p. 673.

⁴¹ V. Hugo, *Philosophie*, [in] *ibid.*, p. 482 ; *Les Choses de l'infini*, [in] *ibid.*, p. 672 et 677.

⁴² V. Hugo, *Philosophie*, [in] *ibid.*, p. 491 ; *Les Choses de l'infini*, [in] *ibid.*, p. 675.

⁴³ V. Hugo, *Philosophie*, [in] *ibid.*, p. 491 ; *Les Choses de l'infini*, [in] *ibid.*, p. 674.

⁴⁴ Le polycistinée, aujourd'hui nommé *radiolaires*, est un organisme vivant unicellulaire appartenant à la classe des protozoaires marins. Définition accessible en ligne sur <<http://www.cnrtl.fr/definition/radiolaires>>, consultée le 18 novembre 2018.

⁴⁵ V. Hugo, *Philosophie*, [in] *Œuvres complètes – Critique*, op. cit., p. 485.

J'y mets des habitants qui ne sont point du tout des hommes [...] selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la nature doit avoir mise dans ses ouvrages.

Risquons, à ce sujet, l'interprétation d'un détail relatif à la bibliothèque de Hugo à Guernesey. Les *Entretiens* y figurent, dans une édition récente de 1863⁴⁶. Jacques Cassier précise que le volume est en bon état et n'a pas été coupé. La lecture de la première édition de la *Pluralité* de Flammarion aurait-elle suscité en Hugo le désir d'avoir à portée de main une œuvre déjà bien connue, dont il n'aurait pas disposé sur place ? On est tenté de le croire, notamment parce que certaines hypothèses défendues dans cet ouvrage réapparaissent sous la plume de Hugo — peut-être par l'intermédiaire de Flammarion⁴⁷.

De fait, pour ce dernier, Fontenelle est une source explicite dès 1862. C'est à son œuvre que l'astronome rapporte l'argument d'une inépuisable fécondité de la nature pour corroborer l'hypothèse de la pluralité⁴⁸. En réalité, dans les années 1860, le jeune astronome recycle un certain nombre de théories populaires en faveur de la vie extraterrestre, un des mérites de son livre étant justement de les remettre à l'honneur. Rien n'empêche donc que Flammarion ait pu jouer, auprès de Hugo comme de tous ses contemporains, un rôle de relais entre d'anciennes théories populaires sur l'existence d'une vie extraterrestre et certaines découvertes de la science moderne.

Mais si certaines références communes encouragent le rapprochement entre la *Pluralité* de Flammarion et le manuscrit des *Choses de l'infini*, d'autres marquent au contraire leurs divergences. En effet, Hugo emprunte à des sources diverses dont certaines sont en contradiction avec les hypothèses de Flammarion sur la pluralité. Charles Fourier, par exemple, inspire très certainement Hugo pour la description des conditions de la vie dans l'univers, associé par métaphore à un jardin dont les étoiles seraient les fleurs :

Qui sait s'il n'y a point un pollen des étoiles ?
La solidarité ne peut être la loi des âmes sans être la loi des mondes.
[...] Nous voyons ces mondes. Ils sont ; donc ils vivent⁴⁹.

Or Flammarion, dès la seconde édition de la *Pluralité*, n'a pas de mots assez durs contre les hypothèses fouriéristes :

Fourier [...] erre souvent dans un monde purement imaginaire. Ce qu'il y a de triste, c'est que ses disciples n'ont pas craint d'aller plus loin encore dans ces contrées perdues. [...] On

⁴⁶ « Fontenelle (Bernard Le Bovier de), *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Dubuisson, 1863, in-32 de XV-191 pp. «Bibliothèque nationale. Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes» [Bibliographie n° 4248] Rf. : BF : 1863.12.12, n° 11493; Bibliothèque(s) : BN : R-36191 ; [Bibliothèque de Victor Hugo à Hauteville-House [2° étage * H-6] - bon état, non coupé] ». Informations accessibles en ligne à l'adresse <http://groupugo.div.jussieu.fr/Bibliothèque_HugoNET/Reponse_Bibliotheque_Hugo.aspx>.

⁴⁷ Pierre Albouy, dans une note de *La Création mythologique chez Victor Hugo*, avance lui aussi une hypothèse qui tend à revaloriser l'importance de Fontenelle dans le projet d'écriture d'un autre texte majeur consacré à l'astronomie, le *Promontorium Somnii* : « comme Berret (*Lég.*, t. IV, p. 685) indique que Hugo possédait le *Discours sur la pluralité des mondes*, de Fontenelle, dans une édition de 1863 et que *Promontorium Somnii* a été achevé en décembre de cette année, je me demande si les souvenirs de 1833-1834, n'ont pas été ravivés par le passage où Fontenelle dit que sur la lune, «il y a un Promontoire des Songes» (*Œuvres*, 1754, t. I, p. 235). » Paris, José Corti, 1963, n. 42, p. 375.

⁴⁸ « À l'aspect de ces masses imposantes, s'écriait Fontenelle, comment pourrait-on s'imaginer que tous ces grands corps eussent été faits pour n'être point habités, que ce soit là leur condition naturelle, et qu'il y aurait une exception justement en faveur de la Terre toute seule ? Qui voudra le croire, le croie ; pour moi, je ne m'y puis point résoudre. Il serait bien étrange que la Terre fût aussi habitée qu'elle l'est et que les autres planètes ne le fussent point du tout... La vie est partout, et quand la Lune ne serait qu'un amas de rochers, je les ferais plutôt ronger par ses habitants que de n'y en point mettre. » C. Flammarion, *La Pluralité des mondes habités*, op. cit., 1862, p. 29. Un peu en amont, Flammarion vient de rapporter ce qu'il nomme « une des pages les plus ingénieuses du livre de Fontenelle », sur l'ignorance dans laquelle les saturniens doivent être de notre existence. *Ibid.*, p. 27-28.

⁴⁹ V. Hugo, *Les Choses de l'infini*, [in] *Œuvres complètes – Critique*, op. cit., p. 675.

voit combien Fourier s'est laissé égarer par une fausse analogie, en étendant au règne de l'esprit les lois du règne matériel⁵⁰.

On peut donc dire que si Hugo s'est manifestement servi de la seconde édition de la *Pluralité des mondes habités* comme d'une source d'informations fiables en matière de science astronomique, il ne s'en est que partiellement inspiré pour développer sa propre « philosophie » astronomique, dont les contours sont déjà fermement tracés, au moins depuis l'expérience des tables tournantes de Jersey. Or les différences, voire les désaccords entre les deux auteurs sont particulièrement manifestes sur un point qui aurait dû, précisément, les rapprocher : la question du spiritisme, indissociable de la réflexion cosmologique chez Victor Hugo.

Où sont les âmes ? Spiritisme et pluralité des mondes.

Comme l'a bien montré Guillaume Cuchet dans *Les Voix d'outre-tombe*, le phénomène des tables tournantes fait l'objet d'un engouement massif et fulgurant sous le Second Empire, en particulier dans les années 1850. L'importance de ces pratiques pour le poète en exil à Jersey est prouvée par un grand nombre d'études et de travaux d'éditions majeurs, la plus récente publication des procès-verbaux de séances revenant à Patrice Boivin. Sur ce point, là encore, Flammarion partage l'intérêt de Hugo pour les manifestations des esprits. L'astronome joue même un rôle particulièrement important pour le mouvement initié par Allan Kardec tout au long de sa vie.

D'abord, dans les années 1860, Flammarion participe activement aux réunions spirites en compagnie de Kardec lui-même. Comme il l'indique dans ses mémoires, en 1862, « l'étude du spiritisme [lui] prenait un grand nombre de [s]es heures de loisir⁵¹ », après sa découverte du *Livre des Esprits* en 1861 :

[...] voulant me rendre compte des faits exposés, j'entrai aussitôt en relation avec l'auteur et assistai à toutes les séances de la société spirite, dont il était président⁵².

C'est là qu'il rencontre la célèbre médium, Mlle Huet. Il rédige à cette occasion certains procès-verbaux et collabore avec la voyante pour la publication d'une série d'« Études d'outre-tombe » intitulée *Les Habitants de l'autre monde* en 1862 et 1863⁵³. Il s'improvise même médium, croyant être entré en contact avec Galilée à cette période — une expérience qu'il désavouera trente ans plus tard⁵⁴. Mais pour l'heure, le compte-rendu de ces échanges est repris par Kardec dans *La Genèse, les Miracles et les Prédications selon le spiritisme* (1868). Le sixième chapitre consacré à l'« Uranographie générale » serait « extrait textuellement d'une série de communications dictées à la Société spirite de Paris, en 1862 et 1863, sous le titre d'*Études uranographiques*, et signées Galilée, médium M. C. F⁵⁵... ». À la mort de Kardec en 1869, le Comité de la Société spirite lui

⁵⁰ C. Flammarion, *La Pluralité des mondes habités*, op. cit., 1864, p. 284. Flammarion n'est pas davantage convaincu par Alphonse Toussenel, dont *L'Esprit des bêtes* paru en 1868 figurait dans la bibliothèque de Guernesey : « Nous ne saurions semblablement épouser les idées qu'un descendant de Fourier [NdA : M. Toussenel], a émises sur l'origine des êtres planétaires. L'analogie est une excellente méthode pour procéder du connu à l'inconnu ; mais l'analogie passionnelle ne nous paraît pas avoir toute l'importance que cet auteur lui attribue. » *Ibid.*, p. 285.

⁵¹ C. Flammarion, *Mémoires biographiques et philosophiques d'un astronome*, op. cit., p. 224.

⁵² *Ibid.*, p. 225.

⁵³ C. Flammarion, *Les Habitants de l'autre monde. Études d'outre-tombe. Entretiens familiers avec les Esprits. Faits d'identité. Communications dictées par Coups frappés et par l'Écriture médianimique au Salon de la Madeleine. Médium Mademoiselle Huet*, Paris, Ledoyen, 1862-1863, 2 vol.

⁵⁴ C. Flammarion, « Les problèmes psychiques et l'inconnu », dixième partie, « Les expériences de Victor Hugo à Jersey et du groupe fouriériste à Paris », *Les Annales politiques et littéraires*, 7 mai 1899, p. 291-293.

⁵⁵ A. Kardec, *La Genèse, les miracles et les prédictions selon le spiritisme*, Paris, Librairie Internationale, 1868, n. 1, p. 108. Note citée par P. Fuentès et Ph. de La Cotardière, *Camille Flammarion*, Paris, Flammarion, 1994, p. 85.

propose même d'en occuper la présidence — une offre que Flammarion décline parce que, contrairement à la majorité des disciples de Kardec, il refuse de faire du spiritisme une religion⁵⁶.

En effet, Flammarion est un savant avant d'être spirite. S'il s'intéresse au spiritisme, c'est qu'il éprouve — en tout cas dans les années 1860 — une confiance absolue dans les progrès de la science. Selon lui, elle ne manquerait pas d'expliquer un jour la nature des phénomènes paranormaux, dont il ne remet pas en cause la réalité. Mais il ne considère pas pour autant l'existence des esprits comme une évidence. Sur ces points, là encore, la rencontre entre Hugo et Flammarion est bien réelle, mais marquée par certaines divergences.

Comme on le sait, les expériences des tables menées par Hugo à Jersey sont déterminantes pour l'élaboration de sa philosophie astronomique. Selon les procès-verbaux, à la fin de l'année 1854, la Mort se manifeste et engage le poète non seulement à « *étudie[r]* à fond l'astronomie humaine⁵⁷ », mais encore à imaginer l'organisation des mondes planétaires, souvent exprimée en termes fouriéristes :

Ô vivant, voici ce que je te conseille : l'œuvre de ton âme doit être le voyage de ton âme. Tu ne dois pas prophétiser, tu dois deviner, tu dois deviner le ciel étoilé [...], tu dois dire dans ces pages quelles sont les planètes qui t'attendent, et parler de leur civilisation, de leur lumière et de leur ombre, de leurs épines et de leurs fleurs, de leurs places dans l'horreur ou de leur marche dans la joie, de leurs cris ou de leurs hymnes et du fond de ton tombeau, le monde doit t'entendre dire qu'il y a dans l'infini un astre qui s'appelle Saturne et qui souffre, il y a dans l'infini un astre qui s'appelle Mercure et qui souffre, il y a dans l'infini un astre qui s'appelle Mars et qui souffre ; ô mon Dieu, que d'étoiles qui sont punies, que de constellations qui sont crucifiées, que de mondes qui sont des clous rouges sur le blanc des nuits, Seigneur votre ciel est couvert de plaies, vos astres sont des gouttes de sang⁵⁸.

L'injonction de connaître l'astronomie par les voies de l'intuition est prise au sérieux par le poète, comme l'indique une célèbre note du 19 septembre 1854 :

Aujourd'hui les choses que j'avais vues en entier, la table les confirme ; et les demi-choses, elle les complète. En cet état d'âme, j'ai écrit, l'être qui se nomme l'Ombre du sépulcre m'a dit de finir mon œuvre commencée ; l'être qui se nomme l'Idée a été plus loin encore, et m'a ordonné de faire des vers appelant la pitié sur les êtres captifs et punis qui composent ce qui semble aux non-voyants la nature morte. J'ai obéi, j'ai fait les vers que l'Idée me demandait⁵⁹ [...].

À partir de là, Hugo défend donc une cosmologie personnelle et nourrie de lectures diverses tirées de l'astronomie savante comme des hypothèses cosmologiques de Reynaud ou de Fourier. Les théories astronomiques de Hugo ont été largement étudiées⁶⁰. Contentons-nous d'en rappeler

⁵⁶ « Je refusai, sachant que les neuf dixièmes de ses disciples continueraient à voir là, pendant longtemps encore, une religion plutôt qu'une science, et que l'identité des "esprits" est loin d'être prouvée. / Il y a de cela plus de quarante ans. Les disciples d'Allan Kardec ont à peine modifié leur foi, la plupart refusent encore l'analyse scientifique qui seule, pourtant, peut nous instruire exactement. Mes ouvrages successifs montrent que j'ai constamment suivi la même méthode, et que pour moi, malgré l'ironie de plusieurs de mes collègues dans l'étude des sciences positives, les phénomènes psychiques doivent désormais former une branche importante de l'arbre des connaissances humaines. / À propos de mes discours aux obsèques d'Allan Kardec et de son éditeur, je dois déclarer que comme dans les autres circonstances dont j'ai parlé, je n'ai jamais reçu d'eux aucune communication d'outre-tombe. » C. Flammarion, *Mémoires biographiques [...]*, op. cit., p. 498-499.

⁵⁷ [V. Hugo], *Le Livre des Tables. Les séances spirites de Jersey*, éd. P. Boivin, Paris, Folio classique, 2014, 10 novembre 1854, p. 484. Nous soulignons

⁵⁸ *Ibid.*, p. 481-482.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 463.

⁶⁰ Voir Ed. Grégoire, *L'Astronomie dans l'œuvre de Victor Hugo*, op. cit. ; P. Albouy, *La Création mythologique chez Victor Hugo*, op. cit. ; I. Pantin, « Voyages au bout de la nuit : Victor Hugo et la pensée cosmologique de son temps.

certains traits principaux. Une des idées les plus originales du poète est que le cosmos s'apparente à un feuilletage de réalités superposées. Selon ses mots, dans *William Shakespeare* :

La pénétration des univers dans les univers fait partie de [l']infinitude [de l'Être]. Ici nous étendons le mot univers à un ordre de faits qu'aucune astronomie n'atteint. Dans le cosmos que la vision épique et qui échappe à nos organes de chair, les sphères entrent dans les sphères, sans se déformer, la densité des créations étant différente ; de telle sorte que, selon toute apparence, à notre monde est inexplicablement amalgamé un autre monde, invisible pour nous invisibles pour lui⁶¹.

Dieu est garant de l'unité de cette pluralité d'univers. Dans ce cadre, la « vision » prophétique n'est donc pas, pour Hugo, une simple métaphore. C'est une qualité tangible de lecture des strates qui composent notre expérience du réel. C'est elle qui lui permet d'affirmer avec confiance les hypothèses religieuses quant à l'organisation de l'univers. Selon Hugo, en effet, le cosmos est peuplé d'astres *vivants*, endossant à ce titre une forme de responsabilité morale comme tous les êtres de la création. Les mondes sont des lieux de transmigration des âmes qui voyagent d'un globe à l'autre selon un mécanisme de châtements et de rétributions. Si Hugo ne croit pas à la damnation éternelle, il considère certains astres comme des lieux d'enfer.

C'est en ces termes qu'il évoque Saturne dans un poème des *Contemplations* :

Saturne, sphère énorme, astre aux aspects funèbres !
Baigne du ciel ! prison dont le soupirail luit !
Monde en proie à la brume, aux souffles, aux ténèbres !
Enfer fait d'hivers et de nuit⁶² !

Or c'est justement sur ce point que Flammarion s'éloigne de son maître révérend, explicitement et avec fermeté. Dès la *Pluralité* de 1864, l'astronome cite ce poème en termes ambigus. Il prétend d'abord « rapporte[r] [...] une *description*⁶³ » de la planète donnée par Victor Hugo, et s'interroge : « Ne doit-on voir sous les strophes suivantes que le jeu d'une imagination créatrice prenant pour hochet “quelque chose de mieux que les pyramides ?” » Or Flammarion vient de dénoncer avec ironie les hypothèses, assez répandues à l'époque, selon lesquelles Saturne serait un lieu d'expiation — ou de félicité :

Saturne surtout, le pauvre Saturne, ne s'est jamais relevé de sa chute mythologique, depuis le jour néfaste où il fut détrôné par son honorable fils Jupiter [...] ; depuis ce temps-là on en a fait tour à tour un enfer, un baigne, un séjour d'horreur, une voirie inhabitable, — ou, par contraste, un paradis, une région splendide, une terre sacrée, couronnée d'une blanche auréole.

Quelques observations », [in] *Promenades et souvenirs pour Gabrielle Chamarat*, Paris, RITM Littérale, Hors série, 2009.

⁶¹ V. Hugo, *William Shakespeare*, [in] *Œuvres complètes – Critique*, op. cit., p. 336. Dans un article sur « Victor Hugo à Guernesey », l'écrivain Paul Stapfer rapportait avec une pointe d'humour un entretien qu'il aurait eu avec le poète au sujet de *William Shakespeare* : « Il m'avertit qu'il fallait faire de ce dernier ouvrage une étude particulièrement attentive, parce que les choses les plus importantes, celles qui donnent la clef de la pensée secrète de l'auteur, se cachent çà et là dans une ombre plus ou moins obscure et passent inaperçues ou incomprises à une première lecture superficielle. Une phrase entre toutes est capitale et contient l'explication de l'univers. Le lecteur distrait n'y voit que des mots ; mais ces mots sont *le mot*, la solution de la grande énigme. Quelle phrase ? Victor Hugo me promet de me la lire un jour ; pour mon malheur, il a oublié de tenir sa promesse, et voilà pourquoi je reste condamné à clocher misérablement dans la nuit du doute, de l'ignorance et de l'erreur. » Cité dans V. Hugo, *Œuvres complètes*, éd. J. Massin, op. cit., t. XII, vol. 2, p. 1155.

⁶² V. Hugo, « Saturne », *Les Contemplations*, [in] *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 577-578.

⁶³ C. Flammarion, *La Pluralité [...]*, op. cit., p. 276. Nous soulignons.

Cette critique ressurgit quinze ans plus tard dans un chapitre consacré à cette même planète, dans *L'Astronomie populaire* (1880) :

L'opinion antique sur Saturne s'est conservée jusqu'à nos jours, même chez certains esprits supérieurs. Le merveilleux anneau qui environne ce monde étrange, loin d'effacer l'impression légendaire, l'a même encore confirmée. Tout récemment encore, j'avais l'honneur de m'entretenir sur ce sujet avec le plus grand poète de tous les siècles, et Victor Hugo m'assurait que, dans sa pensée, Saturne ne pouvait être qu'un bague ou un enfer⁶⁴.

Sur ce point, Flammarion prend progressivement ses distances à l'égard du poète, parce qu'il ne parvient pas à établir le spiritisme par la science — bien qu'il ne doute pas de l'immortalité de l'âme⁶⁵. Vers la fin de sa vie, Flammarion se consacre presque entièrement à l'étude des phénomènes psychiques, et notamment à la question de la survivance des âmes défuntées se manifestant à travers les tables. Il rassemble un grand nombre de témoignages et de procès-verbaux dont il espère en vain réaliser une synthèse décisive. Parmi ces documents, figurent les fameux cahiers dans lesquels étaient écrits les procès-verbaux des séances de Jersey, confiés par Paul Meurice lui-même quelques années après la mort du poète.

C'est ce que nous apprend un article de Camille Flammarion, paru dans *L'Écho du merveilleux* le 7 mai 1899 et réimprimé plusieurs fois, intitulé « Les expériences spirites de Victor Hugo ». Voici ce qu'on peut lire dans cet article :

L'histoire de ces expériences a été racontée tout au long par Auguste Vacquerie, dont le frère, comme on s'en souvient, était mort si dramatiquement, avec sa jeune femme, la fille de Victor Hugo, noyés dans la Seine entre Caudebec et Villequier. Il crut, pendant quelque temps, aux esprits des tables, puis cessa d'y croire. Les cahiers dont il vient de parler existent toujours. Ils n'ont jamais été imprimés. Je les ai eus ces jours derniers entre les mains ; ils sont en possession de M. Paul Meurice, qui a bien voulu me les communiquer. Il a assisté lui-même à quelques-unes de ces expériences et a l'intention de les publier un jour.

Ces séances ont commencé au mois de septembre 1853 et ont été continuées jusqu'au mois de juillet 1855 ; elles ont duré près de deux ans. Les expérimentateurs habituels étaient : Victor Hugo, Mme Victor Hugo, leurs fils Charles et François, Auguste Vacquerie, Théophile Guérin, Jules Allix, Mlle Allix, sa sœur, et quelques exilés de passage dans l'hospitalière demeure du poète. Victor Hugo m'en a personnellement entretenu plusieurs fois à Paris, quelques années avant sa mort : il n'avait pas cessé de croire à des manifestations d'esprits. Elles forment trois énormes cahiers, presque entièrement écrits de la main de Victor Hugo, comme secrétaire des séances⁶⁶.

Cet extrait a deux mérites : le premier c'est de préciser qu'un des liens les plus importants entre Hugo et Flammarion tient à la crédibilité accordée par l'un et l'autre à l'expérience spirite, et au rôle qu'a joué Flammarion dans la révélation des expériences spirites de Hugo. Tandis que, au début du XX^e siècle, les commentaires et entreprises éditoriales des œuvres de Hugo se multiplient, Flammarion apporte sa pierre à l'édifice et se présente au public comme le spécialiste du lien entre

⁶⁴ C. Flammarion, *Astronomie populaire*, Paris, Flammarion, 1880, p. 548.

⁶⁵ Il s'en explique notamment dans la conclusion de son ouvrage *Les Forces naturelles inconnues* (Paris, Flammarion, 1907) : « Assurément, il reste encore ici plus d'un mystère [...]. La première règle de la méthode scientifique et de chercher d'abord les explications dans les choses connues avant de recourir à l'inconnu, et nous n'y devons jamais faillir. Mais si cette règle ne conduit pas au port, notre devoir est de l'avouer. / C'est, je le crains bien, ce qui arrive ici. Nous ne sommes pas satisfaits. L'explication n'est pas claire, et flotte un peu trop dans les vagues — et le vague — de l'hypothèse » (p. 581). Plus loin, il s'exprime sur la question des esprits défunts en ces termes : « Âmes de morts ? C'est très loin d'être démontré. Dans les innombrables observations que j'ai multipliées depuis plus de quarante ans, tout m'a prouvé le contraire » (p. 583) ; « [q]ue les âmes survivent à la destruction du corps, je n'en ai pas l'ombre d'un doute. Mais qu'elles se manifestent par ces procédés, la méthode expérimentale n'en fournit vraiment aucune preuve absolue. / J'ajouterais même que cette hypothèse n'est pas vraisemblable » (p. 586).

⁶⁶ Article reproduit dans une édition ultérieure de *L'Écho du merveilleux*, le 1^{er} mars 1902, n° 124, p. 86.

Hugo et le spiritisme, à travers plusieurs articles qui semblent avoir fait quelque bruit dans la presse spirite⁶⁷.

Le second mérite de cet extrait est d'épaissir encore un peu plus ce que Patrice Boivin appelle « le mystère des quatre cahiers », qui auraient disparu. Si l'on en croit le critique, Paul Meurice aurait commis une « indiscretion » dans *La Tribune de Lausanne* du 19 février 1897 en « fa[isant] allusion aux quatre *Cahiers rouges* dont il serait dépositaire⁶⁸ ». Or l'article en question n'en mentionne pas quatre, mais bien trois, comme l'écrivait Flammarion deux ans plus tard⁶⁹.

Or c'est justement la lecture de ces trois cahiers qui semble avoir donné à l'astronome une conviction contraire aux opinions de Hugo en la matière : les phénomènes spirites ne seraient pas dus aux manifestations des morts, mais à une émanation des personnalités des participants. Quelques années plus tard, dans ses *Mémoires*, Flammarion revient sur le témoignage apporté par Vacquerie sur les séances de Jersey, un rapport dont il reproduit plusieurs pages⁷⁰. Il conclut :

C'est notre être subconscient, notre moi subliminal qui paraît agir, un peu comme dans le rêve, mais en se projetant, pour ainsi dire. Ici, l'esprit dominant et agissant est évidemment celui de Victor Hugo. Il y a dans ces manifestations un reflet de lui-même. Sa pensée s'extériorise et agit à distance sur le cerveau du médium (Charles Hugo), qui produit les lettres et les mots, par la pression des mains⁷¹.

Cette explication, déjà mentionnée dans *Les Forces naturelles inconnues* (1907), consacre la rupture de Flammarion avec les milieux spirites et confirme sa résistance à l'encontre des hypothèses cosmologiques de Hugo.

En considérant attentivement les sources qui servent habituellement à défendre l'idée d'un lien fort entre Flammarion et Hugo, on s'aperçoit donc que le dialogue intertextuel entre les deux auteurs ne manque pas d'ambiguïtés. Certes, ils se fréquentent, se lisent, s'apprécient et se servent des écrits de l'un ou de l'autre — mais toujours avec une certaine distance.

Faut-il pour autant affirmer que leurs échanges furent négligeables dans la production de leurs œuvres respectives ? Certes non. Ce qui fait de Hugo et Flammarion deux âmes au diapason dans leur siècle concerne au contraire le cœur même de leurs démarches d'écriture, l'un dans les rangs des savants vulgarisateurs, l'autre dans celui des poètes éclairés. Tous deux ont conféré à l'écriture la plus haute mission qui soit : guider le peuple vers la lumière du spiritualisme.

La preuve lyrique au service du spiritualisme

Plus encore que certains thèmes à la mode (le spiritisme ou la pluralité des mondes), le point capital de rencontre entre Flammarion et Hugo tient à la définition même de l'astronomie. L'un et l'autre partagent une conception singulière de la connaissance véritable, ouverte au spiritualisme et contre le cloisonnement des discours. Du début de sa carrière d'astronome jusqu'à son dernier

⁶⁷ Voir A. Laurent de Faget, « Les hypothèses de Monsieur Camille Flammarion », *Le Progrès spirite*, 20 juill. 1899, p. 111-112 ; J. Camille Chaigneau, « L'incident Flammarion », *L'Humanité intégrale : organe immortaliste*, 1899, n° 9-10, p. 193-208 ; *L'Echo du merveilleux*, 1^{er} janv. 1901, p. 12-14 ; repris dans la livraison du 1^{er} mars 1902, p. 83-88 ; etc.

⁶⁸ P. Boivin, [in] [V. Hugo], *Le Livre des Tables*, Paris, Gallimard, 2014, p. 27.

⁶⁹ Les propos rapportés de la « conversation que v[enai]t d'avoir M. Paul Meurice avec un journaliste » étaient les suivants : « Victor Hugo, dit-il, m'en a parlé lui-même à diverses reprises comme d'un document extrêmement curieux, dont il retardait d'année en année la publication, estimant que le moment n'était pas encore venu de le faire imprimer. Les conversations et les procès-verbaux tiennent en trois gros cahiers. Cela ferait je crois bien deux forts volumes de librairie. Mais je pense que le poète n'eût donné que la fleur de ces conversations, en un choix qui eut fait la matière d'un volume. » *La Tribune de Lausanne et Estafette*, cinquième année, n° 42, 19 fév. 1897, p. 2.

⁷⁰ C. Flammarion, *Mémoires biographiques [...]*, op. cit., p. 226-229.

⁷¹ *Ibid.*, p. 235.

ouvrage, Flammarion défend ce qu'il appelle l'« astronomie vivante⁷² », c'est-à-dire imagée, philosophique et spéculative contre une astronomie positive « hérissée de calculs », dont il reconnaît l'importance, mais pas la suprématie. Rappelant dans les *Mémoires* ses premières années d'isolement à l'Observatoire, il affirme :

À côté de l'admirable astronomie mathématique, à côté de la mécanique céleste, il y avait pourtant place pour une recherche plus idéale, plus poétique, plus vivante⁷³.

« Poétique », l'astronomie de Flammarion l'est à plus d'un titre. D'abord, ses ouvrages contiennent quantité de citations de poètes divers, parmi lesquels Hugo tient une place d'élection. Dès la seconde édition de la *Pluralité des mondes habités* (1864), Flammarion cite divers poèmes des *Contemplations* : « Saturne » est le premier. On retrouve maints extraits de ce même recueil dans *Les Merveilles célestes* (1865) : « Cérigo », « Explication » et surtout « Magnitudo parvi ». Plus tard, dans les *Voyages en ballon* (1889), il cite encore « Plein ciel ». Dans sa propre écriture, l'astronome n'hésite jamais à déployer de larges périodes de prose poétique, le lyrisme venant à l'appui de la démonstration, à la limite du pastiche de Fontanes ou de Young⁷⁴.

Or il ne s'agit pas d'une simple ornementation du discours. Pour Flammarion, la rigueur d'une démonstration scientifique ne peut se passer de la puissance persuasive d'une écriture qui s'adresserait autant à l'âme et au cœur qu'à l'esprit. Dans la science de l'univers, la polymathie, rehaussée par une sensibilité de poète, est une qualité majeure du savant. Quand il s'agit d'imaginer les formes de l'existence à l'échelle de l'univers, et donc d'entrer pleinement dans la spéculation cosmologique, la qualité du spéculateur est une garantie de sincérité qui suffit presque à établir en vérité son hypothèse.

Si Flammarion ne passe pas toujours ce dernier pas et a souvent la prudence de modaliser son propos, Hugo, au contraire, défend ouvertement la valeur euristique de l'imagination des grands hommes, sur un plan qui relie, sans disjonction, le possible et le réel. C'est ce que Didier Philippot appelle une « ontologie de l'imaginaire⁷⁵ », une « poétique du réalisme conjectural » qui « légitime les inventions vraies de l'esthétique⁷⁶ ». Dès la « Pente de la rêverie », dont le manuscrit remonte à 1830, Hugo décrit cette « pente insensible » qui « [v]a du monde réel à la sphère invisible⁷⁷ ».

Sur cette base, le poète défend une conception très ouverte du savoir véritable, contre les réticences de la « science académique » à s'emparer du champ de l'inconnu, ailleurs nommé le « surnaturalisme ». Dans la *Préface de mes œuvres et post-scriptum de ma vie*, Hugo dénonce l'étroitesse de vue de cette « science d'état » qui « prend la petitesse pour l'exactitude » et qui « rejet[te] en bloc toute la partie de la nature qui ne tombe pas sous nos sens et qui par conséquent

⁷² *Ibid.*, p. 155.

⁷³ *Ibid.*, p. 201.

⁷⁴ « Ô nuit majestueuse ! comme ta splendeur s'est encore agrandie devant nos yeux depuis que nous avons entrevu la vie sous ta mort apparente ! comme tes harmonies sont devenues délicieuses ! comme ton spectacle s'est transfiguré devant nos âmes ! Jadis, je me plaisais à vous contempler dans le silence de minuit, ô Pléiades lointaines dont la clarté diffuse nous emporte si loin de la Terre ! je me plaisais à voir reposer sur vous l'essaim de mes pensées, parce que vous êtes une station brillante de l'infini des cieux. Mais aujourd'hui que je vois dans votre multiple rayonnement autant de foyers où des familles humaines sont rassemblées ; aujourd'hui que dans ce rayonnement si calme je crois reconnaître les regards de frères inconnus, le regard peut-être des êtres chéris que j'aimais tant, et que la Mort inexorable a emportés loin de moi [...] Oh ! maintenant je vous aime, rayonnantes Pléiades ; je vous aime, ravissantes Étoiles ». C. Flammarion, *La Pluralité des mondes habités*, op. cit., p. 318-319. Voir notamment une version de l'*Essai sur l'astronomie* de Fontanes, paru dans l'*Almanach des Muses* et cité en épigraphe dans la première édition des *Merveilles célestes* de Flammarion (1865) : « Ô nuit ! que ton langage est sublime pour moi, / Lorsque seul et pensif, aussi calme que toi, / Contemplant les soleils dont ta robe est parée, / J'erre et médite en paix sous ton ombre sacrée ! / Tout le ciel se découvre, et dans sa profondeur, / Fait de mille flambeaux rayonner la splendeur » (Paris, chez Delalain, 1789, vol. 26, p. 221-222).

⁷⁵ D. Philippot, *Victor Hugo et la vaste ouverture du possible*, op. cit., p. 26.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁷ V. Hugo, « La Pente de la rêverie », *Les Feuilles d'automne*, [in] *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », vol. 1, p. 770.

déconcerte l'observation⁷⁸ ». Il fustige le « positivisme [qui] en est venu à vouloir tout voir et tout palper, comme l'idolâtrie⁷⁹ ». Comme il l'écrit à la même période dans *William Shakespeare* (I-2), la « mission de la science » se résume à ceci : « tout étudier et tout sonder⁸⁰. »

Une phrase de ce passage servira d'épigraphe à l'une des œuvres testamentaires de Flammarion sur le spiritisme : *Les Forces naturelles inconnues*, parues en 1907. Mais c'était déjà le crédo du jeune Camille, partant à l'assaut du scepticisme envers l'existence d'une vie extraterrestre, dans les années 1860. Le point qui pose les bases d'une possible entente entre les deux auteurs est donc d'abord méthodologique. Hugo et Flammarion ont en commun la conviction qu'il existe une vérité de l'intuition et de l'imagination. Mais ce n'est qu'un point de départ, et cet engagement premier de l'émotion individuelle au service de la raison implique encore, pour l'un comme pour l'autre, des stratégies rhétoriques fondamentales.

En effet, l'astronome et le poète s'appuient sur une forme de *preuve lyrique*, que viendrait confirmer le suffrage des lecteurs. En somme, le modèle prophétique hugolien est aussi un repère éthique pour Flammarion, qui entend rien moins qu'éduquer les masses au moyen de l'astronomie. Cette éducation porte sur les savoirs scientifiques, mais ceux-ci n'ont d'intérêt que s'ils transmettent des valeurs spiritualistes clairement défendues par l'astronome dès la fin des années 1860. Dans *Dieu dans la nature*, vibrant plaidoyer en faveur du spiritualisme paru en 1869, ou à la fin de *Astronomie populaire*, Flammarion exprime sa conviction qu'il existe un ordre divin, auquel la connaissance des cieux donne un accès privilégié⁸¹. Son œuvre de vulgarisateur est avant tout celle d'un missionnaire de l'Astronomie comme « vraie religion de l'avenir ». Ce n'est pas un hasard si Hugo et Flammarion avaient tous deux les honneurs de la Ligue de l'enseignement⁸². Tous deux semblent avoir répondu à une vocation didactique, au sens le plus digne du terme : élever les masses vers la pensée de Dieu par la preuve lyrique des beautés de la création.

⁷⁸ V. Hugo, *Préface de mes œuvres et post-scriptum de ma vie*, [in] *Œuvres complètes – Critique*, op. cit., p. 703.

⁷⁹ Toutes ces choses, spiritismes, somnambulisme, catalepsie, biologie, convulsionnaires, médiums, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinés au point de vue de la réalité. [...] Mais toute la science commence par être étrange. La science est successive. Elle va d'une merveille à l'autre. Elle monte à l'échelle. La science d'aujourd'hui semblerait extravagante à la science d'autrefois. [...] On a vite fait de dire : c'est puéril. Ce n'est pas sérieux. Ce qui est puéril, c'est de se figurer qu'en se bandant les yeux devant l'Inconnu, on supprime l'Inconnu. Ce qui n'est pas sérieux, c'est la science ricanant de l'infini. » *Ibid.*, p. 703-704.

⁸⁰ « Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. » V. Hugo, *William Shakespeare*, [in] *Œuvres complètes – Critique*, op. cit., p. 262.

⁸¹ « L'Astronomie est la vraie science intégrale, et elle est aussi la vraie religion de l'avenir ; elle seule nous fait vivre dans l'immense et nous rend indulgents pour les petites humaines ; elle seule nous fait apprécier l'insignifiance de la vie matérielle, la grandeur de l'intelligence et la beauté intellectuelle de l'univers ; aujourd'hui toute âme peut faire son ascension dans les cieux. » C. Flammarion, *Astronomie populaire*, op. cit., p. 836. « Ces mondes lointains, qui se balancent comme le nôtre dans l'éther, sous le bercement des mêmes énergies et des mêmes lois, sont comme le nôtre le siège de l'activité et de la vie. Nous pourrions présenter ce grand et magnifique spectacle de la vie universelle comme un éloquent témoignage de l'intelligence, de la sagesse et de la puissance de la cause innommée qui trouva bon, dès l'aurore de la création, de voir refléter sa splendeur dans le miroir de la nature créée. » *Id.*, *Dieu dans la nature*, Paris, Didier et C^{ie}, [1867] 1869, p. 38.

⁸² Flammarion assura la présidence du premier cercle parisien de la Ligue ; quant à Hugo, la Ligue commémora en grandes pompes le centenaire de sa naissance en 1902. Un vers célèbre de Hugo, « ceci tuera cela », figure également sur un groupe de bronze aujourd'hui disparu, réalisé par le sculpteur Massoule en l'honneur de Jean Macé. Nous renvoyons à la thèse de Jean-Paul Martin, « La Ligue de l'enseignement des origines à 1914 », soutenue à l'IEP de Paris en 1992, accessible en ligne sur <<https://150ans-laligue.org/150ans-laligue/wp-content/uploads/thèsedejeanpaulmartin.pdf>>, p. 274.

Conclusion

Pour répondre à notre question initiale, portant sur la nature des liens entre Flammarion et Hugo, il importe donc de s'armer de prudence. Une première raison indépendante de Flammarion est que Hugo est un grand lecteur, attaché aux classiques. Ses sources d'information sont d'origines très diverses. Elles s'appuient même en partie sur les voies de la presse, qui constituent une caisse de résonance pour la rumeur des modes et des styles d'écriture, y compris en matière d'astronomie. Savoir si, oui ou non, certains vers des « Trois cents » ont été inspirés par une conversation à dîner avec Flammarion nous semble aujourd'hui moins important que de comprendre sur quel terrain de profonde affinité intellectuelle les deux hommes pouvaient se rencontrer.

De plus, l'intérêt de Hugo pour l'astronomie est bien antérieur à sa rencontre avec l'auteur de *l'Astronomie populaire*. Entre l'initiation à l'observation séléniographique par Arago en 1834 et l'injonction de la Mort, lors d'une séance spirite à Jersey vingt ans plus tard, d'« étudier [r] à fond l'astronomie humaine⁸³ », Hugo a lu, s'est informé, s'est certainement passionné pour ce sujet. Hugo s'appuie sans doute possible sur *La Pluralité des mondes habités* pour certains passages des *Choses de l'infini*, en particulier pour les détails savants ; mais il ne s'en inspire pas aussi directement qu'on a pu le penser pour l'élaboration de sa philosophie astronomique. Quant à Flammarion, s'il est indéniablement fasciné par le talent du poète, il ne souscrit pas à ses hypothèses sur la hiérarchie morale des mondes planétaires, ni même sur la manifestation des esprits des morts par l'intermédiaire des Tables.

En revanche, pour Flammarion, Hugo est un modèle non seulement en matière littéraire, mais aussi paradoxalement dans sa définition de l'astronomie. S'il ne suit pas Hugo dans ses hypothèses spirites, l'« astronomie vivante⁸⁴ », ouverte à la spéculation philosophique, synthétique, attirée par le mystère divin est bien celle que recherche Flammarion à travers ses ouvrages. Sans conteste, Hugo est pour lui une véritable référence éthique et littéraire, qui l'emporte sur la méthode scientifique positiviste.

Ce paradoxe donne des éléments d'explications sur l'évolution de l'œuvre de Flammarion, et sur sa postérité bien discrète jusqu'à aujourd'hui. En effet, l'astronome a vécu jusqu'en 1925, c'est-à-dire assez longtemps pour assister à l'aube d'une nouvelle révolution scientifique amenée par Einstein. Pourtant, il resta obstinément attaché à une conception de la science et de l'astronomie totalement obsolète dès la fin du XIX^e siècle. Son admiration ambiguë pour Hugo, auquel il consacre en partie ses derniers traits de plume dans ses études sur le spiritisme, a bien pu être la cause d'un certain passéisme marquant ses pratiques scientifiques et son écriture. Le souvenir de Hugo, modèle indépassable d'intelligence pluraliste, génie au-dessus de la mêlée, est peut-être une des causes qui empêchèrent Flammarion d'entrer pleinement dans le XX^e siècle, et qui le condamnèrent pour longtemps à la catégorie des savants de seconde zone, voire des romanciers paralittéraires. Voilà pour expliquer en partie un relatif oubli de la critique, alors qu'il se savait lui-même être, en 1911, « l'astronome le plus connu du monde entier⁸⁵ ».

⁸³ [V. Hugo], *Le Livre des tables*, éd. P. Boivin, *op. cit.*, p. 484 (« La Mort », 10 novembre 1854).

⁸⁴ C. Flammarion, *Mémoires biographiques [...]*, *op. cit.*, p. 155.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 3-4.